



Le Canal et l'Entrepôt (voy. p. 346). — Dessin de H. Stacquet, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (suite)

La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. — Le denier des écoles. — Charité, mendicité.

Telle de ces sociétés, tous les ans, au printemps, opère en masse une sortie, se répand dans une kermesse de village voisin et exerce vigoureusement ses jambes et ses mandibules, sous prétexte de chasser le hanneton : un clairon les précède, sonnant une fanfare militaire, et ils suivent au pas, sur des files, en blouse bleue et pantalons blancs, le dos battu par une boîte en fer-blanc. Telle autre, au contraire, amasse des capitaux en vue de la propriété, terre ou maison, bâtissant quelquefois celle-ci à bras communs ; et ce ca-

pital gagné par l'épargne de tous devient alors un revenu assuré pour chacun. Les jeunes gens organisent des caisses pour fêter gaiement les jours du carnaval, faire un voyage à la Meuse ou au Rhin, jouer la comédie sur un petit théâtre de la banlieue, monter des cavalcades, participer à des réjouissances publiques. L'initiative privée se développe ainsi dans mille occasions où l'action du pouvoir fait défaut : c'est tantôt une représentation ou une fête de nuit au profit des pauvres et des crèches, tantôt un défilé de sociétés de musique (voy. p. 339), ou bien un cortège moyen âge accompagné de collectes

1. Suite. — Voy. pages 305 et 321.

dont le produit se répartit entre des fondations ou des remises de secours; et rien n'égale l'émulation, le dévouement, l'ingéniosité qui se révèlent de toutes parts. Il faut avoir assisté, pour en juger, à une de ces fastueuses promenades de chars et de cavaliers, lâchés par les rues comme une mendicité tolérée, toutes les mains tendues vers la foule, avec des filets, des sacs, des cassettes qui finissent par s'emplir, grâce aux sollicitations répétées des collecteurs : aucune rebuffade ne les rebute, et ils circulent à travers les groupes, souriants, empressés, ayant des mots aimables pour attirer le numéraire parfois résistant.

Chaque agrément, comme chaque nécessité, enrégimente des hommes de bonne volonté, disposés à subir un règlement qui devient la loi organique du fonctionnement général. On compte des sociétés de chasseurs, de pêcheurs, de colombophiles, d'amateurs de pinsons et de canaris, de gymnasiarques, de canotiers, de vélocipédistes, de joueurs de balle, de quilles, de crosse et de palet; il y a l'œuvre des vieux papiers, celle des vieux vêtements, celle du denier des écoles; et toutes possèdent une activité inaltérable qui témoigne des énergies nationales.

L'œuvre du Denier des écoles s'est fait particulièrement une large renommée par sa participation à la laïcité de l'enseignement : quêtant pour la construction d'écoles libres, l'amélioration du professorat et l'extension de l'instruction populaire, dans toutes les circonstances et sans relâche, elle est parvenue, avec l'aide de l'association mère, la Ligue de l'enseignement, à développer la création d'établissements modèles, spacieux et gais, fréquentés aujourd'hui, en nombre à peu près égal, par les garçons et par les filles, sous la direction de professeurs formés d'après les méthodes d'expérimentation. Elles sont vraiment sorties, ces écoles, de la bourse publique, puisque, à part une subvention de la ville et de l'État, elles ont été constituées avec l'accumulation des deniers recueillis par le moyen de collectes dans les cafés et sur la rue. Presque tous les estaminets ont des boîtes cadenassées dont un préposé fait à intervalles réguliers le dépouillement et où s'amassent les oboles; en outre, chaque soir et plusieurs fois par soirée, un des habitués prend la boîte et circule de table en table avec une insistance polie. On comprend la prospérité croissante d'une pareille œuvre, quand, populaire comme celle-ci, elle s'appuie sur un concours de dévouements aussi universel.

D'ailleurs, le public ne regimbe jamais; cette facilité à mettre la main à la poche est même un trait du caractère bruxellois; non seulement il donne pour les écoles, mais il donne pour les pauvres, les vieillards, les victimes des catastrophes, et quelquefois sa charité s'étend aux désastres des autres pays.

Généralement, dans les estaminets du centre de la ville, un collecteur appartenant à l'un des hospices, souvent un septuagénaire, rasé de frais, linge blanc, redingote élimée, mais soigneusement brossée, fait le

tour de la salle à petits pas, agitant de ses mains tremblantes une tire-lire sur laquelle est inscrit le nom du refuge pour lequel il quémande; et personne ne se fait faute d'y laisser tomber son offrande. Il existe même à ce sujet une tradition : chacun des collecteurs, installé non loin du comptoir, reçoit par soirée un ou deux verres de bière, qu'il sirote en fumant sa pipe, et, au bout de l'an, une députation des vieillards remet en témoignage de gratitude, au chef des établissements où la collecte a été le plus abondante, une pendule, une glace encadrée d'or, un tableau ou quelque objet analogue, avec la mention du don et des donateurs. Naturellement, la remise est accompagnée d'une régalade qui fait jaser les bons vieux comme une compagnie de pies et leur met aux yeux des clartés mouillées, où flottent les souvenirs du passé.

Il faut ajouter à cette dépense régulière l'habitude des distributions d'aumônes; les vendredis et les samedis surtout sont les jours privilégiés des mendiants, qui sortent alors en bandes pressées de leurs taudis, se répandent à travers la ville, manchots, infirmes, culs-de-jatte, hydropiques, scrofuleux, bancals et aveugles, se poussant à bâtons et à béquilles, étalant leurs plaies, empestant l'air de leurs haillons, et vont de porte en porte prélever la dime sur la charité avec le même air délibéré que s'ils exerçaient un droit. Et cette mendicité professionnelle, qui finit par s'alimenter comme une rente, est considérable à Bruxelles; j'ai connu des maisons dont les pauvres se chiffraient par centaine, et chacun arrivait à son heure, marmottant des bénédictions dans le couloir, d'une voix bénigne qui finissait par ronfler, exigeante et bourrue, si la distribution tardait.

VII

Les monuments de Bruxelles. — La place de l'Hôtel-de-Ville.
Les églises. — Le panorama des toits.

Je me suis un peu attardé à ces particularités, persuadé qu'on ne saurait mieux se faire une idée d'un peuple que par le détail de ses habitudes et de sa physionomie. Du reste, je l'ai montré, Bruxelles a beaucoup perdu de son originalité antérieure : à part quelques recoins échappés à la démolition et l'étonnant décor de la Grand-Place, elle ne possède point les séductions des autres vieilles villes du pays. Tout au plus, parmi les vestiges du passé demeurés debout dans l'envahissement des constructions modernes, pourrait-on signaler cet hôtel d'Arenberg, si riche en œuvres d'art, autrefois la demeure de l'infortuné comte d'Egmont, d'une disposition monotone et princière, les ruelles entre-croisées de la rue de Flandres, où, dans les encoignures, des vierges miraculeuses, protégées par des grillages, rappellent des désastres séculaires (voy. p. 306), les mornes et symétriques alignements du Béguinage, jadis peuplé de retraites de femmes, mais bien moins curieux que les institutions pa-



Un défilé de sociétés (voy. p. 337). — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.

reilles que nous aurons l'occasion de voir à Louvain, enfin les restes des anciens remparts visibles sous les pousses débordées du lierre dans les jardins du Treurenberg, et, près de la place Royale, les façades correctes et sobres du palais des princes-gouverneurs, actuellement aménagé pour les collections de la bibliothèque de Bourgogne et des musées de peinture, ces sanctuaires où se gardent les chefs-d'œuvre de l'art : à la bibliothèque, les gravures, la numismatique, les médailles, les merveilleuses enluminures fraîches comme des bouquets et qui semblent avoir été colorisées avec le sang des fleurs, le livre d'Heures du seizième siècle reproduisant avec des variantes la plupart des miniatures du célèbre bréviaire Grimani de Venise, le Liber evangeliorum du dixième siècle, l'Officium angelorum du onzième, un vrai scintillement de lumière paradisiaque à travers des flambées de vitraux ; aux musées, l'Adoration des Mages de Jan Van Eyck, la Descendance apostolique de la Vierge par Memling, le Saint Liévin et le Portement de Croix de Rubens, l'Automne de Jordaens, d'admirables portraits de Rembrandt, Hals et Van Dyck, un choix sévère des plus beaux maîtres, mais surtout des maîtres flamands et hollandais.

La Grand'Place, à elle seule, il est vrai, avec ses architectures surchargées de colonnes, de pilastres, de statues et de bas-reliefs, suffirait à compenser l'absence des monuments historiques qui foisonnent dans les provinces flamandes. Rien de plus pittoresque et de plus amusant pour l'œil que cette succession de maisons dorées, festonnées, tailladées, de haut en bas encombrées comme des étagères. Ici, la maison du Cygne, ancien lieu de réunion de la corporation des bouchers, terminée en galerie ajourée ; là, la maison des Brasseurs, surmontée de la statue équestre du prince Charles de Lorraine ; ailleurs, la maison du Roi ou *Broodhuys* (maison du pain), d'où les comtes d'Egmont et de Hornes sortirent pour marcher à l'échafaud et qui, après s'être longtemps coiffée d'un lourd toit mansardé, va reprendre enfin son faite gothique, percé de petites fenêtres ; ailleurs encore, la maison des Imprimeurs, ornée de vases et de médallions à l'effigie des inventeurs de l'imprimerie ; plus loin, la maison du Renard, autrefois le siège des merciers, reconnaissable à ses piliers doriques et à ses figures représentant les quatre parties du monde ; le Sac, qui appartenait moitié aux tonneliers, moitié aux menuisiers et aux ébénistes, amalgame de dorique et d'ionique, sous une profusion de bas-reliefs et de Termes ; la Louve, local primitif du serment des archers, d'une décoration massive et touffue, où se voient des empereurs romains, un groupe de Rémus et de Romulus et quatre statues : la Vérité, le Mensonge, la Paix et la Discorde ; enfin le Cornet, propriété des bateliers, bâtie en proue de navire, avec une nuée d'emblèmes, tritons, matelots et chevaux marins, qui mettent sur la pierre comme le mouvement et la gaieté des grands appareillages.

Imaginez ensuite, en plein milieu de cadre, l'hôtel de ville déployé sur une longueur de quatre-vingts mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante fenêtres rectangulaires, son toit à balustrade crénelée capuchonné de quatre rangs de lucarnes, et aux angles de la façade ses quatre tourelles octogones terminées en aiguille ; de plus, guilloché sur toute son étendue comme une prodigieuse orfèvrerie, une prodigalité de dais, de culs-de-lampe, de niches, de modillons, la pierre animée d'un fourmillement de personnages, partout la vie et la complication turbulente d'un livre d'annales, tout cet étonnant fouillis supportant d'ailleurs un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse, la tour qui, d'abord carrée jusqu'au faite des toits, puis polygonale et partagée en étages, s'élance, jaillit, finit en une flèche évidée, lis tout à la fois et fusée, en haut de laquelle rutille le groupe de cuivre doré du saint Michel, patron de la ville, terrassant le dragon : vous aurez une idée de cette place unique au monde. La fantaisie la plus tourmentée s'y allie à des grandeurs de lignes incomparables : c'est une prodigalité de décorations qui éblouit et lasse les yeux.

On ne connaît pas le nom de l'architecte qui, en 1401, commença la construction de l'hôtel de ville ; on sait seulement que ce fut Jean Van Ruysbroeck qui conçut l'idée et poursuivit l'édification de la tour.

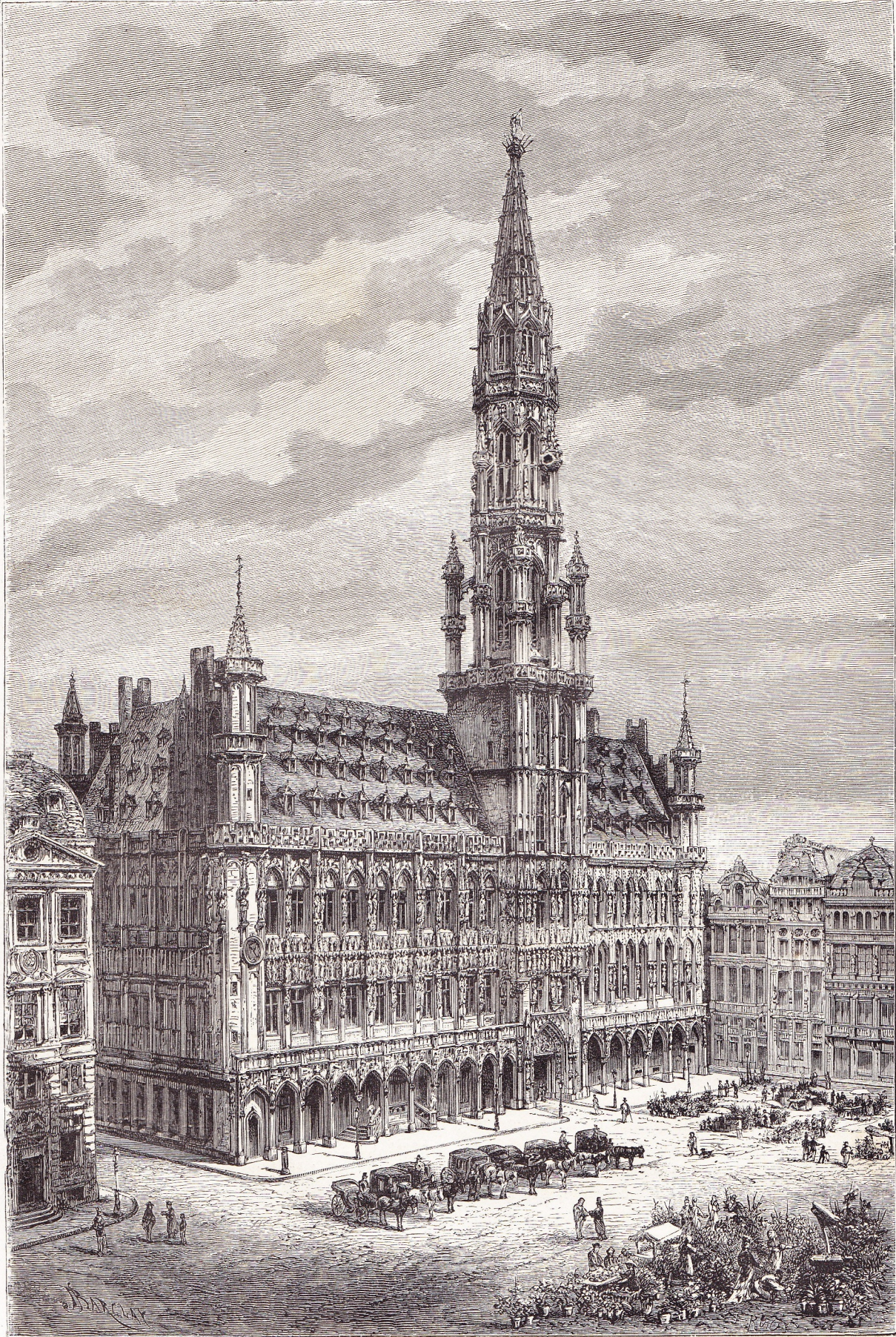
Comme elle partage inégalement l'édifice, l'imagination populaire eut bientôt fait d'inventer une légende qui montrait le pauvre artiste se pendant pour n'avoir pas su la mettre au milieu.

La science a fait justice de cette sotte calomnie. Si Jean Van Ruysbroeck n'a pas mis sa tour au milieu, c'est qu'il n'avait pas à la mettre ailleurs que là où elle est.

Dans les édifices de cette époque, en effet, les tours se plaçaient aux angles ; or la partie primitive de l'hôtel de ville est précisément celle qui termine la tour. Très visiblement d'ailleurs, l'aile droite se commença après l'achèvement de l'aile gauche : on peut s'en rendre compte en comparant entre elles les arcades des portiques de l'une et l'autre aile ; tandis qu'à gauche la voûte du portique est à nervures croisées et que ses arcades retombent sur des pieds-droits qui ont la forme de contreforts, à droite les arcades portent une voûte surbaissée à compartiments prismatiques, avec des piliers-contreforts alternés de colonnes cylindriques à chapiteaux historiés. C'est l'avis de Schayes, qui fait autorité en matière archéologique.

Et maintenant que vous avez vu le tableau, animez-le d'un passage de monde incessant, d'un va-et-vient perpétuel de charrettes et de voitures, d'une circulation à la fois active et désœuvrée.

Le bourgeois, que sa promenade a conduit jusque-là, ne manque pas de se planter sous le cadran de la tour, et, sa montre à la main, de régler son heure sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains sur le dos, l'amateur d'oiseaux s'attarde devant le jabote-



L'hôtel de ville de Bruxelles. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de J. Lévy.

ment des perruches sautillant, grosses lucioles vertes, au seuil du marchand. Le pêcheur à la ligne, lui, est arrêté devant la boutique où s'enchevêtrent cannes et filets, et se livre à des études comparées d'hameçons. Toute une lente flânerie piétine le long des vieilles maisons historiées, dont les rez-de-chaussée, bondés d'engins et d'ustensiles de toute sorte, offrent l'image des encombrements les plus variés, taillandiers, peausniers, débits de tabac, grainetiers et cordiers, achalandés d'une clientèle qui ne s'interrompt pas.

Ajoutez par surcroît l'animation et le pullulement de ces criées auxquelles j'ai fait allusion dans un précédent chapitre, le carreau jonché d'un amas de mises-bas, de meubles écornés, de vieux luxe frippé que se dispute une nuée de regrattiers, les porte-faix en blouse blanche criant et jouant des coudes pour se livrer un passage, le moutonnement des curieux prolongé quelquefois jusqu'au milieu du pavé et s'attardant avec des convoitises devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique. Ajoutez encore la rumeur du marché aux Fleurs, le pavé constellé de floraisons éclatantes, les grands parapluies verts ou blancs sous lesquels les marchandes s'abritent de la pluie et du soleil, la promenade des chalandes entre les alignements des étalages; puis, le dimanche matin, un immense frémissement d'ailes, un vol d'oiseaux en cage, un égossillement sans fin auquel répond, du côté de la maison du Sac, l'aboïement sonore ou grêle des chiens exposés en vente en même temps que les pinsons, les loriots, les alouettes, les tarins et les chardonnerets.

Il faudrait parler aussi des étalages d'or, de brocart, de velours passémentés et brodés qui, au temps des kermesses, circulent par la place, sous la forme de drapeaux et de bannières; rien n'est plus merveilleux que cette profusion du faste et de la mise en scène dans le cadre ornementé des anciennes demeures des corporations. Et Dieu sait si les Belges s'entendent aux grandes parades!

On a pu le voir, aux fêtes du Cinquantenaire, lors du défilé des sociétés du pays; chacune d'elles arborait au bout des hampes de véritables trésors d'art d'une richesse surprenante, et il était facile de deviner leurs rivalités mutuelles pour la possession des étendards les plus surchargés.

Les Flandres ayant toujours été par excellence le pays des associations d'hommes réunis pour le plaisir, la sécurité personnelle et les affaires, on remarquait là, dans ce déroulement de gildes et de serments faisant reluire au soleil leurs insignes, des gloires vieilles de deux, quatre et même huit siècles, perpétuées par des campagnards, des ouvriers, des bourgeois, les fils et les petits-fils de ceux d'autrefois, tous défilant processionnellement derrière les porteurs d'oriflammes et de pennons changés en vivants reliquaires et des pieds à la tête parés comme des figures de vieux tableaux.

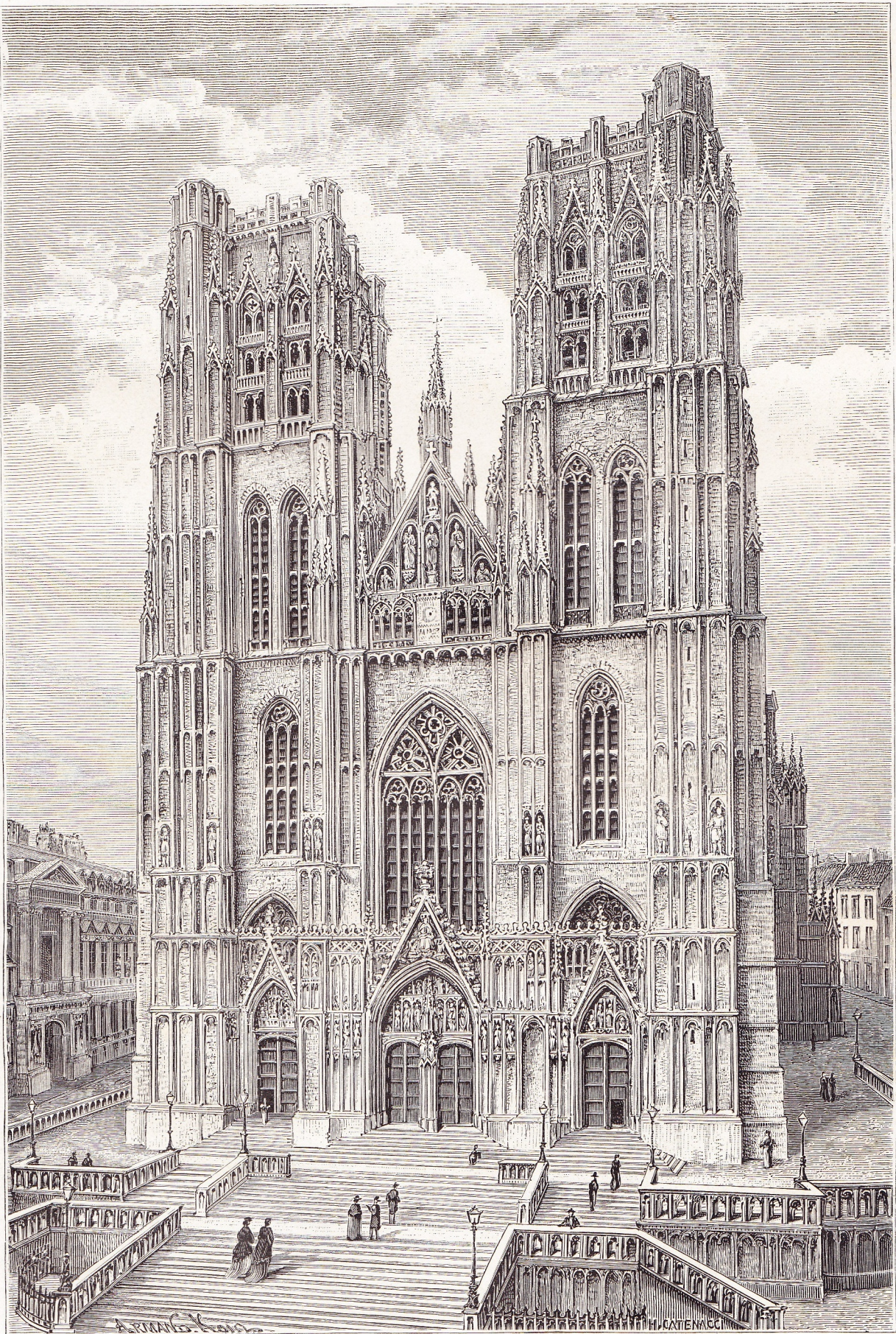
Au premier rang marchaient le royal serment des

arbalétriers de Bruxelles, avec son roi et son conseil chargés de lourds colliers d'argent massif; la société des arbalétriers de Thielt, qui fait remonter ses origines à l'an 1100 et dont le drapeau était porté par un quidam en chapeau claque, affublé d'un costume vert à boutons de métal; les archers de Neder-Heembeek, fièrement groupés autour de leur président, celui-ci coiffé d'un *papeguay* ou oiseau de tir à long plumet blanc, et pareil à un chevalier de la Toison d'or, sous le superbe collier ciselé qui lui remplissait la poitrine.

Les archers de Marbaix s'avançaient ensuite derrière un des leurs, plastronné d'une énorme plaque d'argent gravée, sur laquelle se voyait la chässe de Sainte-Marie, avec cette date : 1698, et cette inscription : *Rex, Gregorius de Battu; A Peste, Fame et Bello, Libera nos, Maria*. Puis venaient à la file la gilde de Deynze (1462), la gilde de Saint-Nicolas de Willebroeck (1551), en justaucorps tailladé, chausses, écharpe et toquet de velours; les arquebusiers de Montaignu (1600), ceinturés d'une large écharpe de soie à franges dorées, une mitre en velours rouge sur le chef; la gilde de Saint-Jacques de Louvain, précédée d'un porte-bannière en dalmatique rouge brodée d'or; les arbalétriers d'Evere, la société du comte d'Egmont, celle des Quatre-Saisons, celle de Graaf van Vlanderen, etc., etc.

Et pendant près d'une heure, ce fut un ruissellement ininterrompu d'orfèvreries merveilleuses, d'étoffes festonnées de filigranes, passequillées de perles, soutachées d'or et d'argent, avec un carillonnement de médailles entre-choquées, qui faisait chanter les étendards et mettait sur cette houle d'oripeaux éclatants une palpitation joyeuse de vie.

Bruxelles compte, au surplus, quelques belles églises. Non loin du Parc, au bas du Treurenberg, dont le singulier nom (montagne des pleurs) rappelle qu'une prison existait là au seizième siècle, Sainte-Gudule dresse ses deux immenses tours quadrangulaires inachevées. Chaque grande époque d'art a laissé de son génie à l'édifice; vous y verrez se succéder le gothique primaire au byzantin; et les tours, le portail, les nefs latérales datent du quatorzième et du quinzième siècle. Un jour mystérieux tombe des verrières, illuminant de reflets diaprés les nombreuses chapelles qui garnissent le pourtour. Quelques-unes de ces verrières sont admirables, principalement celles que peignit en 1535 Bernard van Orley et où l'on voit Charles-Quint et sa femme Isabelle de Portugal agenouillés en costume de cérémonie devant Dieu le Père portant la croix, et ailleurs Louis de Hongrie et sa femme Marie, sœur de Charles-Quint, en adoration devant la sainte Trinité. Un autre vitrail, peint en 1528 par Jacques de Vriendt et représentant le jugement dernier, flamboie par-dessus le jubé, au fond de l'église. Nombre de statues, de tableaux, de con-



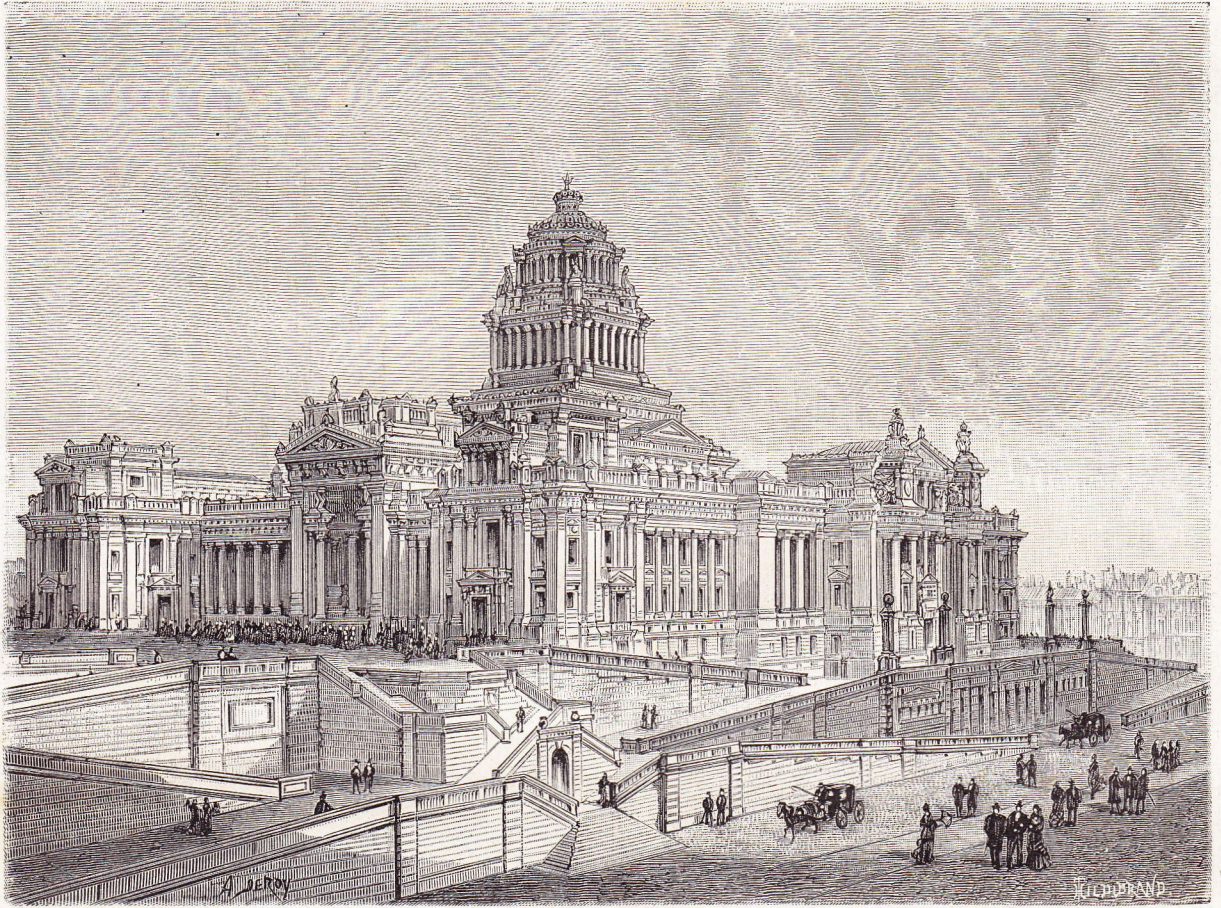
Sainte-Gudule. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

fessionnaires sculptés avec figures; mais toute cette décoration pâlit devant la merveilleuse chaire de vérité taillée par Henri Verbruggen, avec ses anges voltigeants, son Adam et Ève poursuivis par la Mort, et, tout en haut, la Vierge et l'enfant Jésus debout sur l'arbre de vie.

Il faut aussi visiter l'église de Notre-Dame des Victoires au Sablon, bel édifice de style gothique tertiaire, peuplé de mausolées et de statues, où les chapelles offrent presque partout un mélange de pompe catholique et mondaine. Dans l'une d'elles, celle de la Tour et Taxis, une femme en marbre

blanc, figurant la Vertu, tient à la main une chaîne d'or par laquelle le Temps la tire avec force. Ailleurs, dans la chapelle dédiée à saint Marcou, un mausolée en marbre noir et rouge porte le nom du poète J.-B. Rousseau, mort en exil à Bruxelles le 6 avril 1671.

Sans avoir, au point de vue de la richesse intérieure, la même importance que les églises dont il vient d'être question, Notre-Dame de la Chapelle présente un intérêt archéologique supérieur. On y retrouve, en effet, dans quelques parties, le chœur et les transepts notamment, les éléments de cette période d'art à laquelle on a donné le nom de période de

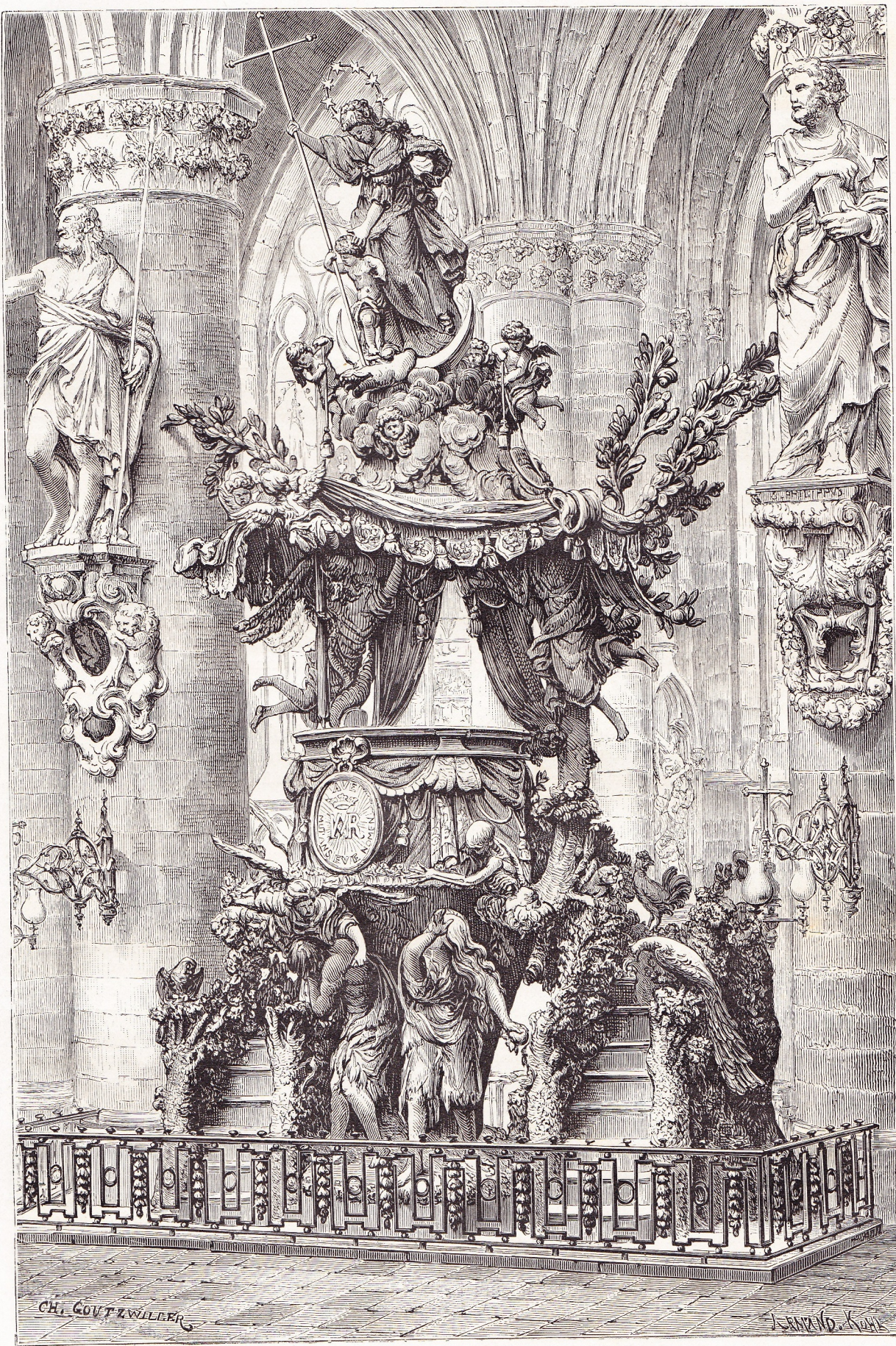


Le nouveau Palais de justice de Bruxelles (voy. p. 346). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de la maquette.

transition. Ce sont d'abord les piliers, de style byzantin; ensuite les colonnettes en faisceaux alternant avec des colonnettes isolées, sur le pourtour du triforium, qui appartiennent au roman; enfin, par delà le triforium, la frise et la naissance des nervures s'entre-croisant plus loin pour former une voûte en tiers-point, où apparaît le gothique.

L'incendie, le bombardement, les déprédations ont successivement altéré la physionomie de cette grande construction religieuse: en 1405, les trois nefs sont anéanties, et on ne les rebâtit qu'en 1421; la tour romane quadrangulaire qui s'élevait à l'intersection des transepts et du chœur disparaît ensuite en 1695;

à peu près vers la même époque, on élargit les fenêtres du chœur, et l'on bouche les niches servant, l'une de reposoir au saint sacrement, l'autre de lavoir pour l'ablution des prêtres, la troisième de presbyterium où s'asseyaient les officiants. Quelque temps auparavant, le maître-autel tombait lui-même sous les coups des sectaires, et on le remplaçait par une de ces riches architectures où Rubens prodiguait la pierre et le marbre. Une toile du maître, *l'Assomption de la Vierge*, s'encadrait dans ce décor fait exprès pour s'accorder au mouvement de son art, mais elle fut vendue par les marguilliers à l'électeur de Bavière.



Chaire de Sainte-Gudule. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie de J. Lévy.

De nombreuses chapelles garnissent les bas-côtés de l'église actuelle. Arrêtez-vous devant celle qui est consacrée au Saint Sacrement : un mausolée y perpétue la mémoire des Spinola, avec un groupe de trois grandes figures d'un goût violent représentant le Temps, la Mort et une Renommée. Tandis que celle-ci proclame les vertus des défunts, le vieillard à la faux dispute au squelette symbolique le souvenir de leur gloire. A l'entrée de la même chapelle, un travail moderne rappelle l'héroïque trépas d'un martyr populaire, François Agneessens : c'est un monument surmonté d'un médaillon en marbre blanc à l'effigie de cette victime du marquis de Prié.

Naturellement, l'extension toujours croissante de la ville a déterminé l'édification d'une quantité d'autres églises qui, ajoutées aux anciennes, à la Chapelle, à Saint-Gobert, au Béguinage, entretiennent le goût de la piété ; mais le Bruxelles nouveau ne se fait pas sentir dans les sévérités des monuments religieux ; comme toutes les capitales pour qui la prospérité est venue tout d'une fois, il recherche plutôt les étalages surchargés des édifices laïques, les façades richement décorées des hôtels, les somptuosités extérieures qui frappent l'œil et font penser à une grosse dépense d'argent. Le palais de la Bourse (voy. p. 312) dit bien son penchant à l'architecture bruyante : on ne peut imaginer un fouillis plus encombrant de statues et de cariatides, allégories géographiques, attributs, mythologies, lions couchés et debout. En plus d'un endroit, du reste, les nouveaux boulevards s'apparient à cette lourde débauche de carton-pierre. Combien plus charmante la vieille promenade appelée du même nom, avec sa topographie tournante et bosselée, son défilé d'hôtels bordés de jardins, nids de verdure et de fleurs, et ses longues lignes d'arbres mettant sur le ruban jaune des allées leur tache sombre ! Une senteur de campagne se dégage de cette rusticité urbaine aux perspectives variées s'ouvrant sur de vastes découverts : ici, le Jardin botanique avec son lac, ses fontaines, ses plates-bandes diaprées de plantes officinales, et découpés d'un trait net sur le ciel, ses toits de verre rattachés à un grand dôme de cuivre ; là, dans une large échancrure, le panorama des campagnes, rayé par le grêle profil de la colonne du Congrès ; ailleurs, se détachant sur un rideau de vieux arbres, la Porte de Hal, servant aujourd'hui de refuge aux collections d'armures et d'antiquités (voy. p. 321), une masse de pierre dentelée de créneaux et flanquée de tours, avec escalier colimaçonant, barbacanes, mâchecoulis, grandes salles éclairées de hautes fenêtres ogivales sous la lumière desquelles scintillent les cuirasses, les cimiers, les cottes de mailles, les vitrines remplies d'objets rares, les antiques retables dorés, toute la mise-bas splendide du passé ; ailleurs encore, les feuillages touffus du Parc (voy. p. 305), crevant brusquement sur une percée lointaine, au

fond de laquelle s'aperçoit la tour de l'hôtel de ville ; puis les longues façades de l'Entrepôt, émergeant d'un amas de petites maisons à pignons, parmi l'encombrement des bassins (voy. p. 337) ; plus loin, le tourbillonnement des fumées des quartiers industriels, Anderlecht, Cureghem et Molembeek-Saint-Jean ; toute une succession d'aspects, dont chacun a leur caractère et leur physionomie.

L'ensemble, vu d'un point élevé, de la lanterne qui couronne le Palais des musées, par exemple, déroule un tableau mouvementé et fourmillant. A l'ouest, une bousculade de toits en escaliers, à pignons tournants, à auvents projetés, imbriqués de tuiles couleur de sang, coiffés de cheminées ventrues, hérissés d'innombrables lucarnes par-dessus des crêtes coupées en dos d'âne, se prolonge jusqu'à l'horizon, comme une sorte d'énorme chevauchée turbulente débridée sur un terrain bossué, dégringolant des pentes, s'enfonçant dans des entonnoirs, brusquement haussée aux raidillons, amas de constructions tassées, partout sillonné de raies entortillées qui sont des rues, ici troué de pointes de clochers et de grêles aiguilles, là barré de lourds chevets d'église, avec des espacements de verdure claires qui tranchent sur l'échiquier des maçonneries grises et brunes, et toujours le cahotement ininterrompu des petits toits penchés, rechignés, emboîtés sous leurs rouges calottes de guingois. Émergeant du tas, Notre-Dame du Sablon, la Chapelle, les Minimes, Notre-Dame de Bon-Secours, les Riches-Claires, Sainte-Catherine, Saint-Nicolas, le Finistère s'asseyent dans leurs robes de pierres au milieu de leurs paroisses respectives ; et plus à droite, la cathédrale élance ses deux tours jumelles, comme des bras tendus vers le ciel, parallèlement à cet autre élancement vertigineux, la flèche de l'hôtel de ville. Sur la même ligne, au loin, Sainte-Marie, échouée dans la perspective, comme une autre Sainte-Sophie, arrondit ses dômes. Dans la reculée se découpe la rosace de la nouvelle Sainte-Catherine, toute blanche et à peine dégrossie, en regard de l'ancienne, vieil édifice aux sculptures frustes. Puis encore, s'espaçant dans diverses directions, c'est Saint-Jean-Baptiste du Béguinage, avec sa façade criblée de saints et son ornementation tarabiscotée ; Notre-Dame de Laeken, dont les arcs-boutants font sur l'horizon l'effet de gigantesques vertèbres ; Saint-Jacques de Caudenberg, dont la coupole en cuivre rutille au-dessus d'un fronton peint à fresque. Non loin des massifs verts du Jardin zoologique, Saint-Joseph dresse la pointe de ses tourelles en pierres bleues ; et tout à coup l'œil aperçoit une croupe gigantesque, le Palais de justice, à demi caché encore sous une forêt d'échafaudages, prodigieuse carapace qui, déblayée, laissera à nu une construction babylonienne, plongeant dans les quartiers bas de la ville au moyen d'escaliers géants, avec des porches de cent pieds, des labyrinthes de salles et de préaux à l'in-

fini, des façades qui semblent la réalisation d'un décor d'opéra (voy. p. 344).

Selon la saison, des brouillards pâles et chauds enveloppent cet entassement de maisons et d'édifices, dont les toits et les clochers s'écaillent alors de larges lueurs mouvantes; d'autres fois la masse entière plonge dans les humidités lourdes du ciel. Le plus souvent une atmosphère presque opaque borne l'horizon dans un cercle rétréci. Ça et là toutefois une trouée d'azur s'élargit, comme une déchirure aux rebords déchiquetés, petit à petit refermée sous l'amoncellement des grosses nuées précipitées d'un mouvement éter-

nel; puis à raies pressées la pluie tisse sur les grises perspectives les mailles d'un filet où s'engloutit ce qui reste de lumière; et une tristesse sourde s'abat dans les âmes, les prédisposant à des consolations malsaines.

Il est aisé de s'apercevoir que la créature humaine, appesantie par la condition climatique d'une pareille contrée, traînera une existence matérielle et toute terrestre, ravivée aux heures troublantes par de grosses satisfactions charnelles, contrairement à ces belles latitudes ensoleillées sous lesquelles la vie, équilibrée sur son axe, se déroule avec sérénité; et de même qu'ici l'esprit tend d'une aile déliée vers des



Les toits de Bruxelles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de J. Lévy.

idées élégantes et spirituelles, là un bon sens un peu court et qui ne dépasse pas les réalités tangibles participe du raccourcissement des horizons et de la pesanteur des ciels. C'est le sens et l'amour des matérialités, quelquefois poussés à l'extrême, que vous rencontrerez dans l'existence du peuple aussi bien que dans les inventions des artistes : le mobilier, l'orfèvrerie, la tapisserie, tous les arts qui concourent aux aises intérieures, étalent des surfaces amples, pour lesquelles le bois, le métal et l'étoffe ne sont point ménagés; mais cette solidité dégénère en lourdeur, et l'on est frappé par la profusion de la matière première, comme par l'idée d'une surabondance de ri-

chesses en même temps que d'un goût plus confortable que distingué. Vous verrez pareillement dans la production supérieure, soit la statue, soit le tableau, la sève se porter vers les formes pleines et nourries, plutôt que fines, comme au réservoir des sensations les plus universellement partagées; et par moments même elle déborde dans des étalages somptueux, une représentation de chairs grasses et luisantes, de fourrures ayant gardé l'électricité chaude de la vie animale, de satins et de velours façonnés au rythme de grands corps surnourris.

Maintenant que nous avons esquissé les traits généraux, nous serons plus à l'aise pour aborder le

détail. Aussi bien Bruxelles nous a livré la clef de la contrée; nous n'avons plus qu'à appliquer à l'étude de l'homme l'observation du riche pays au milieu duquel il se perpétue; et nous les verrons l'un et l'autre, comme déjà nous les avons vus dans les milieux de la vie bruxelloise, se développer en conformité parfaite d'aspect et de caractère, tous deux liés par d'étroites corrélations.

VIII

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre.
La forêt de hêtres. — Tervueren. — Waterloo.

A mesure qu'on s'éloigne de Bruxelles, la variété de la contrée brabançonne se fait sentir dans le contraste des paysages et des habitations; toute une partie rappelle les Flandres par le déroulement de ses gras pâturages où, dans les hautes graminées, les bestiaux plongent à pleins fanons; le long de la Senne, en effet, les herbages, fréquemment arrosés par les débordements de la rivière, ont une ampleur riche et saine, qui annonce les laitages abondants et les viandes raffermies par une alimentation inépuisable; du même coup, on perçoit la nature du travail et les directions de l'industrie, celle-ci agricole, avec une large part consacrée à l'élevage des bêtes, et tirant profit des interminables prairies, comme d'un vaste magasin de fourrages où la chair animale constamment s'élabore pour les voracités d'une capitale exigeante entre toutes.

Ailleurs, une succession de terrains sablonneux et nus, emmêlés de broussailles, fait penser aux solitudes de la Campine, avec leur désolation morne de landes emplies du froissement des bruyères; et de nouveau les aspects changent, le grès crève le sol, la plaine se disloque, on voit saillir sous la croûte terrestre les vertèbres de la grande ossature ardennaise.

En même temps, le travail est différent: la maigreur de la terre ne parvenant plus à alimenter les pâturages ni la boucherie, la charrue laboure les flancs pierreux afin d'en faire jaillir les guérets, et l'activité humaine supplée à la production ralentie de la glèbe; puis, quand l'exploitation agricole n'est elle-même plus possible, le pic se taille une voie dans le roc, les carrières ouvrent leurs fissures profondes; ou bien les machines fonctionnent au sous-sol grondant des laboratoires industriels.

Autour de la ville toutefois, la campagne présente plutôt l'aspect d'un grand potager abondamment fourni en légumineuses, où les cultures, pareilles aux cases d'un damier, alternent en carrés réguliers, les céréales tranchant par places sur le vert sombre général, avec une longue ondulation pâle qui, l'été, s'allume de flambées d'or neuf. Schaerbeek, Jette, Evere, Laeken, Vleurgat, Uccle et toutes les communes environnantes, sont le jardin nourricier de l'agglomération bruxelloise; la terre, spongieuse et brune, incessamment fécondée par un travail régulier,

qui ne s'interrompt en aucune saison, nourrie d'auteurs d'engrais puissants, dont les relents se répandent dans les brouillards d'automne, produit sans relâche des espèces touffues et savoureuses, aux robustes verdure étalées.

Chaque matin partent de là les charretées de légumes, bombant entre les ridelles comme des montagnes, que traînent vers les marchés les épais chevaux brabançons, harnachés de sellettes étoilées de clous de cuivre, types superbes de cette race autrefois recherchée pour la guerre et qu'enfourchaient en s'écartelant des cavaliers bardés de fer dont la massive stature, doublée par le poids des armures, pesait à peine sur leur carcasse géante.

Toute la banlieue disparaît sous le développement continu des champs, formant aux maisons une ceinture d'un velours profond sur lequel se détachent les habitations villageoises, disséminées dans ce vert universel, avec le rouge clair de leurs toits de tuiles, semblables à de prodigieux coquelicots. Enfilez le mince sentier bordé de haies derrière lesquelles le paysan, tout le jour trempé de purin fétide, engraisse incessamment son lopin de terre animalisé à force de litières et de déjections de bêtes: les hangars sont remplis par l'attirail agraire, vans, charries, herses, cylindres, fourches, bêches et râtaux; aux murs, des espaliers tendent leurs ramures compliquées; sous le toit sont rangées des cages en bois où mûrissent les fromages, ces empuantissantes tartes rondes appelées fromages de Bruxelles, dont la pestilence est inoubliable; dans les cours, des charrettes appuyées sur les brancards penchent leurs caisses peintes en vert et bondées de bottes de carottes, de chapelets d'oignons, d'amas de navets qui prendront tout à l'heure le chemin de la ville; et d'autres voitures plus petites sont chargées de cruches en cuivre, reluisant au milieu des pailles. Près de l'étable, un mâtin de taille allonge son museau au bord de sa niche, attendant le moment où on l'attellera. Et par les fenêtres basses vous apercevrez, dans de petites chambres blanchies au lait de chaux, des hommes et des femmes accomplissant des besognes qui toutes ont trait à l'alimentation urbaine. C'est une préoccupation unique de faire suer à la terre un rapport sans trêve qui lentement augmente l'épargne des ménages; et dès l'aube, les routes grondent sous le roulement d'un millier de roues qui, par longs convois, charrient aux citadins une nutrition plantureuse.

Ici, comme toujours d'ailleurs, la couleur est la note essentielle de ce train matinal; elle domine dans les harmonies fondues de la plante et de la bête, dans les jonchées éclatantes qui encombrant les chariots, dans le poitrail bosselé des pesants limoniers, chatoyant comme un caparaçon de moire, dans les joues sanguinolentes des paysannes assises entre les paniers, avec leurs bonnets surchargés de rubans, leurs châles à fond blanc ramagé de fleurs et d'oiseaux, et leurs courtes jupes de tiretaine lie de vin, sur lesquelles la

jaquette vert pistache ou jaune safran retombe à plis raides d'empois.

On dirait une colossale nature morte barbouillée sur un pan d'horizon, où les attelages des laitiers mettent le scintillement des cruches, furtivement éclaboussées d'un jet de lumière rose tombé des hauteurs du ciel. Ajoutez la vapeur diamantée tissant sur les terrains comme une gaze lamée d'argent, la teinte prolongée et forte des verdure, les bitumes assombris du sol, un ensemble d'accords graves, nourris, appuyés, comme une basse sur laquelle le ton détaille ses variations. Partout la ligne se noie dans les moiteurs d'une atmosphère brumeuse qui fond les contours et leur donne une plénitude de colorations vigoureuses, résumant les gammes du prisme.

Cependant le caractère prairial et maraîcher des

villages suburbains n'est pas exclusif. A l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour préféré de la haute finance et de la grande bourgeoisie, commence le bois de la Cambre, qui n'est lui-même qu'une dépendance de la vieille forêt de Soignes, dont les taillis et les futaies, épars à travers tout le reste du pays, ne formaient autrefois qu'un prodigieux enchevêtrement de sentes où pâturaient les sangliers et les daims. Il n'y a pas trente ans, la partie de cette forêt qui avoisine l'abbaye de la Cambre, aujourd'hui transformée en lycée militaire et qu'on aperçoit de la route, avec ses façades régulièrement alignées, son grand portail d'entrée et sa chapelle isolée au milieu des cours, restes du monastère où l'abbesse Giselle conduisait un troupeau de religieuses, s'enténébraient d'obscurités perpétuellement maintenues par des arbres séculaires dont les racines se nouaient au ras du sol comme



Le Jardin botanique (voy. p. 346). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des biceps, et dont les cimes, hantées par le chat sauvage, l'écureuil et les corbeaux, mettaient au-dessus des allées encombrées de mousses et de feuilles mortes des épaisseurs sombres de dômes, appuyés sur les troncs rugueux comme sur des piliers de basilique.

Une sauvagerie délicieuse régnait dans cette solitude où les végétations croissaient par touffes folles, obstruant l'espace, et aux bousculades du vent oscillaient comme une mer mugissante. Les dimanches, piétons et cavaliers, par petites troupes, s'engageaient sous les noirs arceaux de la Drève de Lorraine, au bout de laquelle on rencontrait le pavé qui mène à Boisfort, le but des parties d'alors, que dédaignaient les amoureux des marches forcées à travers les bruyères et les futaies plus lointaines de Groenendaël, de Waterloo ou de la Hulpe.

A présent, l'ancien bois émondé, redressé, symétri-

quement coupé de vastes percées sans mystère, avec boulingrins, pièces d'eau, chemins de ronde, mails, laiteries et buffets, ressemble à un jardin aligné au cordeau, où les restes éclaircis des frondaisons primitives servent de toile de fond au défilé des équipages, à l'étalage des toilettes, à la flânerie lente des familles déversées par les tramways (voy. p. 352).

Dépassez cependant la première enceinte : le silence de la forêt recommence brusquement, avec les alignées des grands hêtres, diminuant dans la perspective leurs colonnades hautaines. Ça et là des campements de bûcherons groupent leurs huttes basses, en haut desquelles tirebouchonne un peu de fumée, et des amas de bois coupés s'amoncellent au milieu des coupes éclaircies où le rauquement des corneilles rythme le bruit sourd des cognées. Tandis que vous cheminez, des hardes de chevreuils bondissent sur les pentes, effarouchées, et gagnent l'épaisseur des

taillis, sveltes silhouettes d'une grâce fuyante, qui sont comme l'incarnation de ces paysages solitaires, perdus dans la profondeur des clairières.

Par moments, une chaussée au pavé houleux, sur lequel cahotent des attelages de rouliers, prolonge entre les files d'arbres sa ligne grise, rendue éclatante par le contraste des verdure. Suivez-les : l'une vous mènera à Tervueren, l'ex-résidence royale à présent ruinée par le feu, où, dans le silence des bois, la femme de Maximilien, pauvre impératrice déchu et frappée dans sa raison, promena longtemps son infortune ; jadis, à l'aube de la Saint-Hubert, cavaliers et veneurs se pressaient au seuil de la petite chapelle noyée sous les ombrages du vieux parc, seul vestige demeuré debout au milieu de la dispersion de tout le passé. Une autre route vous conduira aux champs funèbres de Waterloo, dans ces mornes plaines arrosées d'un sang vivace qui, depuis, a fait fructifier abondamment la terre.

A voir le gros village aux maisons trapues que traverse le pavé bosselé, on ne s'imaginerait pas qu'une guerre épouvantable a passé par là, si déjà des monuments douloureux ne se dressaient au milieu de ce bien-être villageois, perpétuant la mémoire des exterminations. Derrière les boutiques industrielles, les cabarets peinturlurés de teintes vives, les fermes bruyantes et la rumeur active des ménages accomplissant la besogne journalière dans l'oubli profond du cimetière qui les avoisine, une église, toute tapissée intérieurement de plaques tumulaires décorées d'inscriptions anglaises, arrondit son dôme, proche du jardin où lord Uxbridge fit enterrer sa jambe, comme une personne qui lui aurait été chère.

Ce ne sont pourtant que les avant-coureurs de cette procession de lamentables souvenirs éternisés par le bronze et la pierre aux alentours du champ de bataille même, si toutefois la matière brute est capable d'éterniser les désastres plus que la plaie demeurée saignante au cœur des peuples et des familles.

A mesure qu'on avance, il semble que les maisons s'espacent, pour mieux préparer à l'horreur du tableau ; et, la dernière borne franchie, cette hôtellerie des Colonnes dont l'hôtesse continue à vous montrer avec un respect simulé ou réel le balcon d'où chaque matin Victor Hugo pouvait contempler les horizons fatidiques sur lesquels, en ce temps, il faisait se dérouler l'Iliade intercalée dans ses *Misérables*, une sensation de solitude frissonnante vous envahit comme à l'approche des lieux de repos. Bientôt, en effet, à travers le rideau d'arbres dont la route est bordée, l'énorme ossuaire apparaît, plan sous la rondeur du ciel où se découpe une butte chauve couronnée d'un lion en fonte, d'un profil bonasse que la gueule entr'ouverte ne parvient pas à rendre menaçant. Vous n'avez plus qu'à vous replier en vous-même, enfants de toutes les nations qui s'entrechoquèrent sur cette terre et qui venez ici honorer vos morts : vous êtes entré dans la bataille.

Au pied de la butte, trois habitations isolées, à la fois cabarets et musées, la table toujours prête, les voitures attelées, les guides obséquieux et tournoyants, guettent le passant, comme une proie prédestinée à l'inéluctable rançon. Le lion, la plate-forme de laquelle on croit voir onduler les lignes en marche, la glèbe grasse d'entrailles qui par moments semble bouger sous les pieds, le soleil ruisselant sur les nappes de blé déroulées au loin comme sur l'or et l'acier des cuirasses, les ombres crépusculaires et le tourbillonnement de spectres dont elles peuplent l'étendue assombrie, tout ce frisson, toutes ces visions leur appartiennent, comme le cours d'eau et le vent du ciel appartiennent à la roue et à l'aile des moulins.

Traversons donc l'enclos du gardien et escaladons l'escalier presque à pic qui aboutit à l'entablement de pierre sur lequel est posé le fauve symbolique. De là-haut la plaine se développe dans son immensité rigide, rayée de minces sentiers qui filent entre les cultures, celles-ci déroulées jusqu'à l'horizon, avec une teinte pâle uniforme sur laquelle tranchent, par places, de larges constructions blanches disséminées. A l'est et à l'ouest, des lignes d'arbres, qui vont s'espçant dans la profondeur, pointent interminablement leurs baliveaux feuillus, évoquant l'idée d'une file de grands soldats coiffés de bonnets à poil : l'une longe la chaussée de Nivelles ; l'autre la chaussée de Charleroi. Et au nord, un peu en avant du colosse de fonte et à un pas des musées, une autre rangée de feuillages ondule, à demi émergée d'un large renfoncement de terrain, pareil à un entonnoir où les champs dévalent en pente rapide ; c'est en effet la ravine autrefois encaissée entre de hauts talus et bordée de haies vives, qui a gardé dans l'histoire le nom de chemin creux d'Ohain.

L'élévation des talus primitifs, petit à petit diminuée par les éboulements, ne s'apprécie plus guère à présent que par comparaison, au moyen de l'obélisque hanovrien et de la colonne Gordon ; de l'excavation que Napoléon ne soupçonna point, et qui pourtant en 1815 creusait si profondément la rase campagne, il ne reste qu'une vaste ornière entre des berges broussailleuses. D'ailleurs, toute cette étendue a été bouleversée pour la construction de l'immense taupinière, comme l'appelle un des historiens belges de la bataille, au point que les notions exactes sont difficilement perceptibles ; pendant quatre ans, les botteresses liégeoises, espèces de bêtes de somme à visage de femme, qui s'emploient pour les transports par hottes et qu'on voit, les épaules tendues sous les faix les plus accablants, descendre ou remonter sans ployer les rampes escarpées du Perron dans leur cité d'origine, exhausser constamment la montagne de toutes les terres rapportées des alentours, préparant ainsi de renaissants sujets de conjectures aux analystes et aux voyageurs.

Là-bas, dans les lointains, la France, ouvrière infatigable qui répare ses désastres en croissant d'une

coudée, fait sa rumeur de ruche en travail : les yeux tournés vers elle, voici ce que nous apercevons.

Le long de la chaussée de Charleroi dont les arbres moutonnent à notre droite, un carré de lourds bâtiments à toitures en ardoises profile ses murs épaulés de contreforts au delà desquels s'allongent des cours bordées d'écuries et d'étables ; de hautes haies vives, épaisses comme des maçonneries, clôturent les vergers, encombrés d'une débandade de pommiers déjetés et bossus, pareils à de très vieux invalides.

« La Haye-Sainte ! » vous dit le guide, en relevant de ce côté la pointe de son bâton.

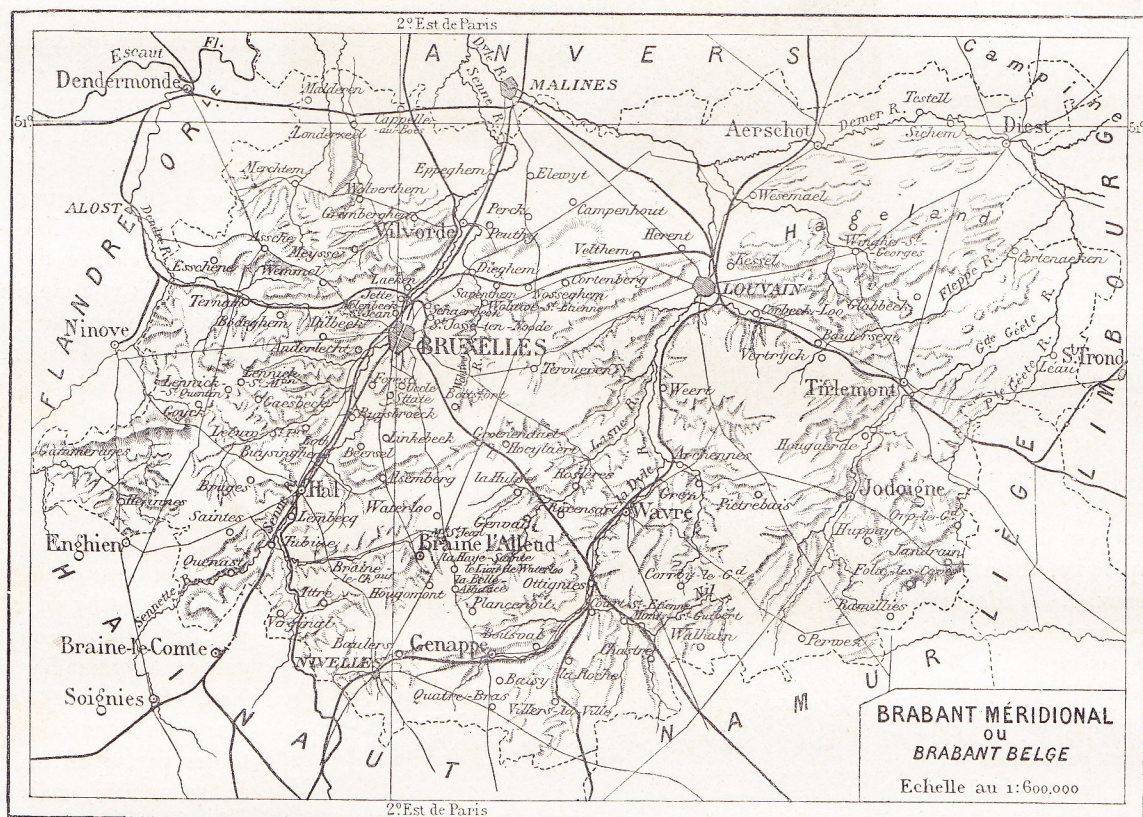
La paix des étables, desquelles s'élèvent les mugissements des bœufs et le claironnement grêle des

coqs, a depuis longtemps remplacé les tonnerres de la canonnade sur ce théâtre des combats sans merci ; et cependant l'isolement continue à donner à ces vieilles pierres blanches et nues, qu'aucune fenêtre n'anime du côté de la route, l'aspect morne des lieux dramatiques.

De nouveau, le bavardage nasillé du cicerone trouble le silence, et désignant sur le prolongement de la chaussée une tache claire, entrevue dans les arbres, il décline un nom :

« Belle-Alliance ! »

Puis, étendant la main d'un geste circulaire, il vous montre au loin Plancenoit, tour à tour redoute des Français et des Prussiens ; la ferme de Ros-



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin, Paris

somme (du nom de ce van Rossum qui l'habitait au siècle dernier), en avant de laquelle l'empereur demeura assis presque toute la journée du 18, étudiant tout à la fois la plaine et la carte du pays ; puis le ravin où attendirent les douze bataillons de la vieille garde ; la maison du guide flamand de Coster, francisé en Lacoste ; et finalement, sur un point plus rapproché de la butte, un massif de feuillages pareil à un bois et qui fut pris pour tel par l'armée impériale, le verger du château de Hougomont.

En même temps, dans un bredouillement chantonné, le Wallon qui, à force de ressasser des mots anglais devant un auditoire britannique, a conservé le sifflement des désinences finales, articule

les particularités de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un orme qui, depuis, a été scié et vendu au détail en Angleterre.

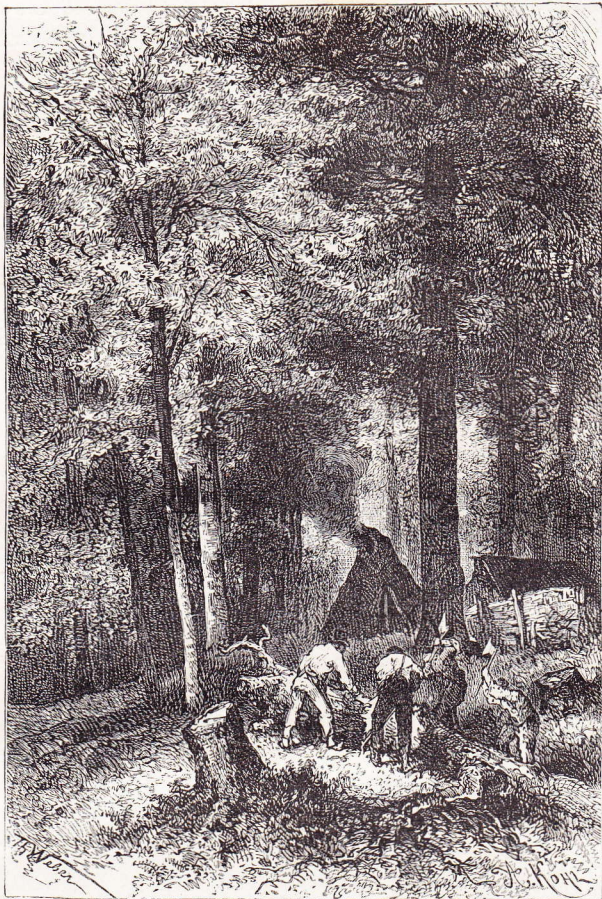
« A côté, regardez le monument hanovrien, élevé par les officiers de ce régiment à l'honneur de leurs morts, avec sa forme d'obélisque et ses tables de pierre où sont inscrits les noms des braves.... Et en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge....

« Dans la même direction, la Haye-Sainte, prise et reprise plusieurs fois et sur laquelle, du côté

de la route, une plaque en fer rappelle les évènements.... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer.... C'est là que les généraux Wellington et Blucher *se saluèrent mutuellement vainqueurs*, le 18 juin, à neuf heures et demie du soir.... La Belle-Alliance, ainsi nommée à cause du mariage ridicule d'une fermière de l'endroit.... Puis Hougomont, ces arbres noirs, là-bas, où l'action commença.... Et maintenant comprenez bien.... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe; et un peu après eux, l'armée de l'empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable.... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit dans la direction de mon bâton, au nord-ouest; et les Français bivouaquent là, à la hauteur de la Sainte-Alliance..., à vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion et les Anglais à la queue.... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Cailou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux.... *Il dormait encore quand on l'éveilla*, le 18 au matin.... Et il alla s'établir au bout de mon bâton, *là où vous ne voyez pas*, mais où je vous ai montré la ferme de Rossomme.... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la Chapelle-Saint-Lambert, à six kilomètres de Plancenoit : c'était l'avant-garde prussienne. *Pendant ce temps* Grouchy, qui avait été envoyé à la recherche des Prussiens, était à déjeuner *à la tête de ses trente mille hommes*, chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade.... Même que Gérard lui dit : « Marchons, brave ami ! »

« Une supposition : si l'empereur, au lieu d'envoyer promener Grouchy et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille.... Mais cet homme gênait Dieu.... Et alors donc, les

Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, les *autres* ayant cent cinquante-neuf canons et treize mille cavaliers, en tout, pour leur part, septante mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blucher, les trente mille Prussiens de Bulow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française, à onze heures trente-cinq minutes le signal est donné.... Les lignes se replient sur le château de Hougomont, d'où les Français tirent par des trous faits dans le



Le bois de la Cambre (voy. p. 349). — Dessin de Th. Weber.

mur.... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre.... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haye-Sainte, occupée par les alliés, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.

« A quatre heures, les cuirassiers de Milhaud font une charge qui est repoussée; et à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures.... Jamais on n'avait vu rien de pareil; mais les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie les Français pliaient déjà partout.... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts; on lui crie de se rendre, mais elle refuse, et le maréchal s'écrie : « La garde meurt et

« ne se rend pas ! » A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille sous son orme, s'ébranle enfin.

« Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, repasse par Genappe, bouscule l'empereur qui fuit avec ses soldats. Il en tomba trente et un mille; les alliés, eux, avaient perdu vingt-deux mille hommes. »

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)